

# *Cahiers* *André Gide*

13

Correspondance  
André Gide  
Jacques Copeau

II

MARS 1913 - OCTOBRE 1949

*Édition établie et annotée  
par Jean Claude*

*nrf*

Gallimard









*À la mémoire  
du docteur Jean Heitz.*



## AVANT-PROPOS

*Aux 531 lettres publiées dans le premier volume de la Correspondance André Gide-Jacques Copeau, Cahiers André Gide 12, viennent s'ajouter les 350 lettres recueillies dans le présent volume. Et tout d'abord 175 lettres et deux télégrammes de Gide à Copeau, 145 lettres et deux télégrammes de Copeau à Gide. Deux remarques s'imposent. Ainsi que nous l'avions déjà constaté à propos du premier tome, il apparaît bien que Gide n'a pas conservé systématiquement toutes les lettres de Copeau ou que certaines d'entre elles se sont égarées. Mais surtout le rythme de la correspondance n'est plus aussi soutenu : 320 lettres de mars 1913 à 1949 contre 531 lettres de 1903 à mars 1913. Il ne faut cependant pas se fier à la froide rigueur des chiffres. Toutes les informations, extérieures à ces lettres, que nous avons réunies sur les relations de Gide et de Copeau ont renforcé notre intime conviction que, par-delà les vicissitudes de la vie et même de l'histoire, — nous pensons aux deux Guerres mondiales —, par-delà les motifs d'incompréhension, par-delà les préoccupations divergentes, a subsisté entre les deux hommes un sentiment profond<sup>1</sup>.*

*Car leurs relations n'ont jamais été rompues et il était important de souligner cette continuité. Que l'on songe, pour Gide, à la rupture avec Claudel, avec Jammes, avec Ghéon. L'amitié entre Gide et Copeau, elle, n'a pas tourné court, malgré les silences.*

1. Sur l'évolution de l'amitié entre Gide et Copeau de 1913 à 1949, voir au premier tome l'Introduction de Claude Sicard.



*Nous nous sommes efforcé de combler les lacunes dans la correspondance de deux manières :*

1) *Nous avons intégré 21 lettres de Gide à Agnès Copeau. Aussi bien était-ce pour Gide une manière d'atteindre son ami<sup>1</sup>. N'écrivait-il pas à Agnès Copeau le 11 juillet 1927 : « J'ai grand désir de vous revoir (et ce "vous" comprend Jacques naturellement). Il me semble que nous avons besoin de causer<sup>2</sup>. » Ces lettres, dans la Correspondance Gide-Copeau, sont comme une manière de relais<sup>3</sup>.*

2) *Nous avons fait appel dans les notes aux renseignements que nous fournissaient un certain nombre de documents, pour la plupart inédits : Journal de Copeau, fragments de lettres de Madeleine Gide aux Copeau ou d'Agnès Copeau à Gide, extraits de la correspondance Jacques Copeau-Agnès Copeau. Ainsi le tissu des relations entre Gide et Copeau, « ce réseau à mailles évolutives<sup>4</sup> », apparaît plus serré que ne le laissent soupçonner les lettres échangées.*

*Hormis cette différence par rapport au premier tome, nous avons conservé les mêmes principes pour l'établissement du texte et sa présentation, la même démarche pour les annotations<sup>5</sup>.*

*On trouvera à la fin du présent volume cinq appendices : une série de billets non datés, deux versions de l'épître dédicatoire aux Caves du Vatican, l'hommage rendu à Gide par Copeau en 1928 et celui que Gide rend à Copeau en 1948, enfin deux textes inédits sur Copeau reproduits avec l'aimable autorisation de Madame Catherine Gide.*

*Le volume se clôt sur un index des personnes, des œuvres, des journaux et des revues, rencontrés dans les lettres ou évoqués dans les notes.*

1. Voir l'Introduction de Claude Sicard, tome I, p. 42.

2. Lettre 707.

3. De la même manière ont pris place tout naturellement deux lettres de Gide respectivement à Pascal Copeau et à Marie-Hélène Dasté, une lettre de Pascal Copeau à Gide, une lettre de Marie-Hélène Dasté à Gide et une lettre de Michel Saint-Denis à Gide.

4. Introduction de Claude Sicard, tome I, p. 54.

5. Tome I, pp. 59-61.

\*

*Nous souhaiterions profiter de cet avant-propos pour indiquer quelques rectifications à apporter à la datation des lettres publiées dans le premier volume. Nous tenons à remercier notre ami Peter Fawcett, professeur à l'Université de Leicester, pour ses précieuses remarques.*

Dates erronées :

- Lettre 175, p. 261 : plutôt le lundi [11 mai 1908].
- Lettre 309, p. 407 : lire Mardi [22 novembre 1910].
- Lettre 310, p. 408 : lire Mercredi [23 novembre 1910].
- Lettre 365, p. 471 : [23 octobre 1912] au lieu de [4 avril 1911].
- Lettre 368, p. 473 : [9 avril 1912] au lieu de [mi-avril 1911].
- Lettre 372, p. 478 : lire lundi [17 avril 1911].

Dates plus vraisemblables ou pouvant être précisées :

- Lettre 174, p. 260 : [17 février 1908].
- Lettre 223, p. 310 : plutôt le [24] mars 1909.
- Lettre 304, p. 403 : autre hypothèse, le [20 janvier 1911].
- Lettre 355, p. 464 : lire [22 mars 1911].
- Lettre 367, p. 472 : plutôt le [9 avril 1911].
- Lettre 370, p. 475 : [vers le 25 avril 1911].
- Lettre 375, p. 481 : plutôt le [29 avril 1911].
- Lettre 377, p. 483 : plutôt [1<sup>er</sup> ou 2 mai 1911].
- Lettre 383, p. 497 : plutôt le [29 mai 1911].
- Lettre 403, p. 518 : [7 septembre 1911].
- Lettre 479, p. 625 : plutôt [10 ou 11 juin 1912].

*On pourra trouver davantage de précisions concernant les dates proposées, ainsi qu'un errata et des compléments, dans une prochaine livraison du Bulletin des Amis d'André Gide.*

J. C.



26 mars 1913, au soir.

Cher ami,

Je me suis levé ce matin à 6 heures pour écrire la lettre dont voici copie <sup>1</sup>.

Je vous écris ça sur la table de restaurant de la gare; je pars dans un instant. Très frémissant et votre <sup>2</sup>

André Gide.

Madame Laurens va de nouveau très mal.

1. Il s'agit de la lettre à Claudel que Gide a promis d'écrire : lettre 529, note 11. Nous ne la connaissons que par cette copie retrouvée dans les Archives de Copeau, Bibliothèque Nationale, Département des Arts du spectacle, et publiée dans *Les Registres du Vieux Colombier I*, pp. 149-51. Gide y soutient Copeau contre Lugné-Poe. Un doute subsiste : cette lettre a-t-elle été envoyée ? Nous inclinons à répondre par l'affirmative, mais sans qu'aucun indice ne vienne appuyer cette affirmation. Elle appartiendrait alors à ces lettres perdues dans la destruction des Archives du diplomate-écrivain lors du tremblement de terre de Tokyo en 1923.

2. Gide ne se doute nullement de la réaction de Copeau après la soirée chez les Van Rysselberghe, voir lettre 527, note 1, ni que celui-ci vient de lui écrire longuement. Son état d'esprit semble bien différent de celui que lui prête Copeau. En réalité, il est tout à la joie du départ, d'abord pour le Midi où il doit retrouver Eugène Rouart, ainsi que son oncle Charles Gide aux Sources, puis vers l'Italie,

son douzième séjour, qui le conduira à Assise, Sienne, Pérouse et Rome. Il sera de retour à Paris le 14 mai.

## 531. – ANDRÉ GIDE À JACQUES COPEAU

Le Boccard

31 mars 1913

Bien cher ami

Au cours d'une énorme randonnée, je m'isole un instant. Je n'ai pas le temps, et n'aurai pas le temps d'ici quelques jours encore, de répondre à votre lettre; mais du moins je veux vous rassurer.

Voilà bien l'effet le plus déplorable de cet absurde silence dans lequel Jean [Schlumberger], Gallimard et vous avez cru bon de me tenir ces mois derniers; c'est qu'à présent, pour le légitimer à vos propres yeux, vous êtes amenés à me prêter une réprobation de vos projets, exagérée jusqu'au chimérique.

Oui, cher vieux, et bien heureusement, il y a surtout du chimérique dans votre longue lettre. L'autre soir, ce qui a pu vous faire croire à quelque décision de restriction et de réserve de ma part, et ce qui a pu me faire me sentir un peu *exclus*, c'est aussi que j'étais placé à table de telle manière que je ne vous voyais pas, et n'entendais de votre conversation qu'un mot sur quatre. J'ai fait de grands efforts pour ne pas paraître faire bande à part, mais n'ai pu y réussir complètement.

Oui, surtout chimériques vos craintes; et du moment qu'il n'y a pas diminution dans votre amitié, tout va bien; je ne me replie jamais que lorsque je sens un abaissement de température; et je ne me replie jamais que douloureusement. Cher vieux, votre lettre m'a fait du bien. J'étais un peu triste à votre endroit – mais d'une tristesse de cocu, croyez-le, pas d'une autre. Je n'ai, contre vous, pas plus de griefs que vous n'en avez, vous, contre moi; pas d'autre grief que de croire sentir parfois que je ne vous suis plus aussi nécessaire que, vous, vous continuez à l'être pour moi. Et je n'aime pas courir après ce que je sens qui m'échappe <sup>1</sup>.

Tout va donc bien, cher vieux, si vous avez encore... etc. On parle autour de moi. Ma lettre ne doit avoir aucun sens. Et

comme cette explication est toute gratuite je ne la prends pas au tragique; pas même complètement au sérieux.

Je vous écris du Boccard, en pleine montagne, où nous avons passé la nuit, près des mines que doit diriger Pierre Espinas<sup>2</sup>. On m'attend pour repartir en auto.

Au revoir – et autant que jamais, votre

André Gide.

1. On pourrait considérer qu'il y a dérobade de la part de Gide. On peut tout aussi bien expliquer sa réponse modérée par le souci de ramener à de justes proportions le malentendu dont Copeau a parlé dans sa lettre du 26 mars. Le qualificatif de « chimérique » est l'un de ceux dont Gide usera volontiers plus tard pour parler de Copeau.

2. Pierre Espinas a épousé la cousine de Gide, Jeanne Gide, la fille de Charles Gide. Ingénieur des mines, il a été pressenti pour l'exploitation de mines de zinc et de plomb dans une zone reculée de l'Ariège, à 30 km au sud-ouest de Saint-Girons : Le Bocard d'Eylie. La mine est située dans un paysage rude, à 1 500 m d'altitude, dominé par le pic de Maubermé (2 880 m).

Gide s'est laissé entraîner par Rouart dans ce projet d'exploitation : voir lettre 519, note 7, et *Journal 1889-1939*, p. 383, à la date du 18 novembre 1912 : « Organisation de la société pour l'exploitation des mines de Seintein ; formation de la société de l'Électrolyse » (Seintein – et non Seintein – est une localité à 5 km du lieu-dit Le Bocard d'Eylie). L'affaire sera un échec et Gide y perdra les capitaux qu'il avait investis.

532. – JACQUES COPEAU À ANDRÉ GIDE

13 avril 1913

Mon bon vieux quelle joie m'a causée votre lettre du Boccard, quel soulagement ! Parbleu, je sentais bien un peu ce que mes craintes avaient d'inventé. Sans quoi ma lettre eût été diablement plus tragique. Mais je voulais récurer à fond la machine, où j'avais senti quelque grincement. Il reste que vous avez pu croire, vous aussi, que vous étiez moins indispensable que par le passé, et c'est déjà trop. Il ne faut pas que cela soit.

Ah ! j'espère que vous travaillez, cher vieux ! Mais sans doute avez-vous été déjà rejoint par un Ghéon tout retapé, et par une amie Mayrisch que j'aime beaucoup<sup>1</sup>. Je l'ai vue souvent à son

passage à Paris. Je lui laisse donc le soin de vous donner de mes nouvelles.

Tout va bien. Je travaille fort. Et j'espère avoir Mai et Juin tout à fait libres pour terminer ma pièce <sup>2</sup>. Formidable besogne que j'ai devant moi ! Mais je m'y plais. Le théâtre est en excellente voie. Nous avons l'option sur la salle, la troupe à peu près au complet (Henriette Rogers m'a promis de venir jouer du Claudel) et qui sera je crois de grande ressource. Le capital se souscrit tout doucement. Je crois qu'à la fin du mois nous serons hors d'affaire <sup>3</sup>.

Pour Claudel, voici. J'ai déjeuné il y a deux jours chez les Berthelot. M<sup>me</sup> Berthelot revenait de Francfort <sup>4</sup>. Elle m'a donné très bon espoir, me disant que Claudel était un enfant, facile aux influences, qu'il s'agissait surtout d'être auprès de lui, de lui parler, qu'il était d'ailleurs fort bien disposé pour moi, se rendait compte de tous les inconvénients de Lugné et n'avait rien signé avec lui <sup>5</sup>. Bref, M<sup>me</sup> Berthelot doit s'employer pour nous, au prochain séjour de Claudel elle me fera déjeuner avec lui en tête à tête, et elle pense bien qu'il me donnera *L'Échange* et peut-être même *Partage de Midi* <sup>6</sup>. Il paraît que P[aul] C[laudel] est assez impressionné par les échos qui lui reviennent de mes lectures. La lecture du 1<sup>er</sup> acte du *Partage* chez M<sup>me</sup> Chausson a été très réussie <sup>7</sup>. M<sup>me</sup> Lerolle <sup>8</sup> m'en a aussitôt demandé une autre pour Samedi prochain, et deux autres « dames » m'ont fait demander si je voudrais bien... etc. Tout cela, excellent pour le théâtre. J'ai de grands espoirs, mon vieux.

N'ayant pas votre adresse (donnez-la-moi !) je suis obligé d'envoyer ceci à la villa. Je vous en prie, donnez-moi de vos nouvelles et des nouvelles du travail. Excusez ma hâte. J'ai écrit 30 lettres aujourd'hui. L'important c'est qu'on sache que ça va bien, aux deux bouts.

Au revoir. Je voudrais déjà que vous fussiez revenu.  
votre

J. C.

(a) En-tête : Le Limon par La Ferté-sous-Jouarre, S. et M.

1. Voir lettre 528, note 6.

2. Toujours *La Maison natale*. Copeau est optimiste. Il n'hésitera d'ailleurs pas à inscrire son drame au programme de son théâtre dès septembre, bien que la pièce soit loin d'être achevée.

3. Sur le recrutement des comédiens, sur la constitution du capital et la chasse aux actionnaires, sur la signature du bail pour la salle et les projets d'exploitation, voir *Les Registres du Vieux Colombier I*, pp. 73-86.

Henriette Roggers, voir lettre 74, note 5, ne jouera pas au théâtre du Vieux Colombier, Copeau ne pouvant lui offrir le cachet qu'elle aurait souhaité.

4. Francfort-sur-le-Main, où Claudel est consul général depuis décembre 1911.

5. Déjà dans sa lettre à Copeau du 23 mars 1913, *Cahiers Paul Claudel 6*, p. 70, Claudel avait insisté sur l'absence de contrat le liant à Lugné-Poe. De plus les relations entre Claudel et Lugné-Poe sont à ce moment-là très tendues, Claudel n'étant pas satisfait de la manière dont au mois de mai Lugné-Poe doit reprendre *L'Annonce faite à Marie* : voir *Cahiers Paul Claudel 5*, *Claudel homme de théâtre, Correspondance avec Lugné-Poe, 1910-1928*, Introduction de Pierre Moreau, Avant-propos de Jacques Robichez, Notes de René Farabet, Paris : Callimard, 1964, pp. 33-5 et 111-8.

6. Voir les lettres de Claudel à Copeau du 18 avril et du 1<sup>er</sup> mai 1913, *Cahiers Paul Claudel 6*, p. 71. Copeau aura satisfaction avec *L'Échange* : voir lettre 556, note 4 ; mais Claudel ne lui laisse aucun espoir pour *Partage de midi*. On sait que Claudel se refusera à toute représentation de ce drame jusqu'à ce qu'il cède aux insistantes sollicitations de Jean-Louis Barrault en 1948. De même, Rivière se heurtera à une fin de non-recevoir quand il exprimera au dramaturge le souhait de publier une nouvelle édition du drame : la lettre de Claudel à Rivière du 4 mai 1913, *Cahiers Paul Claudel 12*, p. 211.

7. Si Claudel refuse que soit joué *Partage de midi*, il a en revanche autorisé Copeau à en donner des lectures. L'une d'elles a eu lieu le 9 mars chez la veuve du compositeur Ernest Chausson, une autre à Strasbourg le 11 mars ; Copeau a lu un fragment de *L'Annonce faite à Marie* ainsi que de longs passages de *Tête d'or* et de *L'Échange* : voir *Cahiers Paul Claudel 6*, p. 68.

8. L'épouse du peintre Henry Lerolle.

533. - ANDRÉ GIDE À JACQUES COPEAU

[C.P. : 25 avril 1913]

Cher vieux

Tout va bien et très bien. Ghéon, Rouart, Alibert, M<sup>me</sup> May[risch] sont ici, qui vous saluent. Votre dernière lettre



m'a inondé de joie – mais il m'est du dernier impossible de vous écrire.

Tourbillonnairement votre

A. G.

(a) Carte postale : Ms Vatic. Terenzio commedie Sec. VII. Suscription : Le Limon par La Ferté-sous-Jouarre, Seine-et-Marne, Francia. C.P. : Roma, 25 avril 1913. La carte porte la signature des compagnons de voyage de Gide.

534. – ANDRÉ GIDE À JACQUES COPEAU

Moderne Hôtel Giotto  
Assisi

7 mai 1913

Bien cher ami

J'ai conduit hier Ghéon au train qui l'emporta vers Pérouse; le cœur me manquait presque de ne pas l'accompagner à Venise, surtout quand j'ai surpris le chagrin qu'il en avait, mais j'ai besoin de me reposer, de me ressaisir, afin d'arriver à Paris plein d'élan <sup>1</sup>.

Je rentre mardi ou mercredi prochain, c'est-à-dire sitôt après la première communion de Domi <sup>2</sup>, la fête de famille et les grimaces qu'elles obligent sous peine de paraître bougon. Je ne puis. Mais il me tarde de rentrer. Je me sens gonflé d'écritures. Mais mon livre me paraît terriblement difficile à boucler; je n'y réussirai que dans la tranquillité de Cuverville où nous fuirons sans doute au plus tôt. Pas avant de vous avoir revu, il va sans dire. Ghéon vous réserve d'extravagants récits; il rentrera presque en même temps que moi.

Je ne digère pas que Ruijters ait laissé prendre par Marcel [Drouin] la dactylographie imparfaite de la dernière partie des *Caves*, que je lui avais confiée <sup>3</sup> – ou mieux : je ne digère pas que Marcel l'ait prise – 1° parce qu'elle est farcie d'erreurs et que Marcel ne saura pas revenir sur la première impression défavorable qu'il en aura nécessairement reçue. 2° parce que je

me réservais le jugement de Marcel, ainsi que le vôtre, et qu'à présent il n'est plus en état de porter sur l'ensemble (non plus que sur les détails) non plus que [*sic*] ces critiques que j'attendais de lui, et dont j'eusse, comme toujours, tenu compte et profité. Enfin et surtout : cela me blesse assez intimement, comme un petit abus de confiance amicale. Au demeurant je comprends assez bien que Ruijters n'ait ni su ni pu lui refuser... mais tout de même il aurait dû. Mais ne créons pas d'incident, ni ne grossissons le grief outre mesure.

Qu'il me tarde de connaître le N° de Mai de *La N.R.F.* <sup>4</sup>. J'espérais, mais en vain, le trouver à Rome avant notre départ, chez ce sympathique petit marchand de journaux où j'ai découvert nos livres, à côté d'un excellent choix d'auteurs français. « Ça se vend, ça se vend », m'a dit la marchande. — Vous a-t-on redit que j'espère obtenir pour *La N.R.F.* le droit de publication des 5 lettres de Swinburne à Mallarmé, dont je viens d'envoyer le texte (français) à Gosse <sup>5</sup>. Ayant lu un article de Amendola qui m'a paru excellent, sur le dernier livre de Papini, je me suis permis de lui demander un tableau de la littérature italienne actuelle <sup>6</sup>... Je vous raconterai cela en détail : j'espère que vous m'approuverez. Au revoir cher vieux; je suis recru de fatigue et souffre d'une petite sciatique (je ne sais plus comment ça s'écrit). Qu'il me tarde de savoir ce que vous devenez! et d'écouter tout ce que vous aurez à me dire! À bientôt. Mille souvenirs à votre femme. Mille sourires aux enfants. Je suis votre

André Gide.

1. Voir lettre 528, note 6.

2. Son neveu Dominique Drouin.

3. Cet incident a tracassé Gide. Il apparaît également dans sa correspondance avec Ruyters. On peut en comprendre les raisons.

4. Au sommaire du n° 53 de *La N.R.F.*, mai 1913, on peut lire une méditation de Jean Schlumberger : *En lisant Thucydide*, des proses de Léopold Chauveau, les notes de voyages de Pierre de Lanux : « En Serbie, octobre-novembre 1912 », des poèmes de Georges Chennevière, la quatrième livraison du *Barnabooth* de Valéry Larbaud, la *Chronique de Caërdal* de Suarès, la chronique des romans de Copeau consacrée à *Tendres Canailles* d'André Salmon et la chronique du théâtre de Jean Schlumberger consacrée à une pièce de Bernstein : *Le Secret*.

5. Gide a formé avec Edmund Gosse le projet de publier dans *La N.R.F.* cinq

lettres de Swinburne à Mallarmé. Le 25 avril, il a écrit de Rome à Jacques Rivière, lettre inédite, Archives Alain Rivière :

Que penseriez-vous, pour *La N.R.F.*, de 5 lettres de Swinburne à Mallarmé (texte original en français). J'ai écrit à Edmund Gosse et à Madame Bonniot pour demander autorisation.

On peut suivre les fluctuations de ce projet dans les lettres échangées par Gide et Gosse entre février et juin 1913 : *Correspondence of André Gide and Edmund Gosse*, pp. 88-101. Il n'aboutira pas, notamment à cause du refus des Bonniot de laisser reproduire certains passages de ces lettres.

6. Giovanni Amendola a rendu compte du roman de Giovanni Papini : *Un Uomo finito* qui vient de paraître à la Libreria della Voce à Florence. « C'est l'histoire lyrique et dramatique de mon âme », a écrit de cet ouvrage Papini à Gide : Alain Coulet, *Giovanni Papini juge d'André Gide*, p. 46.

Amendola ne donnera rien à *La N.R.F.* sur la littérature italienne.

#### 535. — ANDRÉ GIDE À JACQUES COPEAU

[15 mai 1913] <sup>1</sup>

Cher vieux

Trois Ruijters, (car je ne puis inviter André seul) en plus des Drouin, de Georges beau-frère <sup>2</sup>, de Mathilde Roberty <sup>3</sup>, encore notre hôte — et de vous, ça ferait beaucoup pour l'imbécile que je suis encore. Je vous laisserai donc déjeuner rue du Ranelagh — (ainsi que convenu à l'instant avec M<sup>me</sup> Ruijters) et vous espérerai avant le déjeuner, suivant ce que dit votre lettre. Elle m'a fait du bien, votre lettre <sup>4</sup>; pendant un bon quart d'heure je me suis même senti de la ressource — mais ça n'est pas revenu à la seconde lecture. Croupissure et stagnation. Indifférence et imbécillité. Et je bave durant des heures devant la feuille que doit recouvrir le passage *le plus brillant* de mon livre! le suprême dialogue entre Protos et Lafcadio <sup>5</sup>. Au revoir cher vieux. A dimanche matin donc (et paraîtrai-je peut-être à la réunion de la rue Madame??) <sup>6</sup> — Votre décevant

André Gide.

Transmettez à votre mère je vous prie mes hommages et les souvenirs de ma femme.

1. Le 14 mai, date du retour de Gide de son voyage en Italie, Jacques Copeau écrit à Agnès : « C'est entendu vendredi [...]. Déjeunons chez Gide. » Ce projet, sans doute soumis à Gide dans la lettre non retrouvée, voir note 4, est ici remis en question. Pourtant Gide et Copeau se revoient le vendredi 16 mai, puis le dimanche 18 mai.

2. Georges Rondeaux, le frère de Madeleine Gide.

3. Voir lettre 374, note 4.

4. Lettre non retrouvée.

5. C'est encore son état le lundi 19 mai, *Journal 1889-1939*, p. 387 :

Ce soir mon encre est bourbeuse et ma plume émoussée. Avant d'écrire le premier mot de ma phrase, j'attends qu'elle soit toute formée dans ma tête; déplorable; plutôt l'incorrection.

6. La réunion des collaborateurs et des amis de la revue.

536. – ANDRÉ GIDE À JACQUES COPEAU

[Vers le 19 mai 1913]<sup>1</sup>

Cher ami,

Oublié complètement de vous parler du roman de Fournier. Il n'est pas impossible qu'il soit bon – prenable pour les éditions, sinon pour la revue. Agitez la question avec Jean [Schlumberger] – et si Fournier le donne ailleurs, que ce ne soit du moins pas par suite d'une inattention ou négligence de notre part. Demandons à le connaître<sup>2</sup>.

Bien votre

A. G.

(a) En-tête : *La Nouvelle Revue Française*, 35 et 37, rue Madame, Paris.

1. Lettre très difficile à dater; nous avançons cependant une hypothèse. Le 23 avril 1913, Rivière avait écrit à Fournier : « Copeau m'a réclamé avec insistance *Le Grand Meaulnes* », Alain-Fournier et Jacques Rivière, *Correspondance*,





# Cahiers André Gide

Le 30 janvier 1912, Copeau écrivait à Gide : « Ce mystérieux sentiment de ressemblance qui m'attira vers vous jadis, il ne nous a pas trompés. Je médite bien souvent là-dessus, et sur la nature de notre amitié dont rien ne pourra relâcher le lien. » Pourtant, après le temps de la complicité, voici le temps des épreuves et des routes divergentes. Ce second volume couvre une période nettement plus étendue que le premier. Le rythme de la correspondance n'est plus le même ; des plages de silence s'établissent, par-delà lesquelles subsiste un sentiment profond.

Avec la création du théâtre du Vieux Colombier, Copeau a enfin trouvé sa voie la plus authentique, un engagement de tout son être que Gide n'approuve pas sans réticences. Surviennent la guerre, puis, pour Copeau, l'exil américain, la reprise du Vieux Colombier, le départ en Bourgogne, l'isolement altier et surtout le retour à la foi ; pour Gide, des œuvres maîtresses — *Corydon*, *Si le grain ne meurt*, *Les Faux-Monnayeurs* —, le voyage au Congo, le flirt avec le communisme. Si deux collaborations théâtrales, *Saül* et *Perséphone*, les réunissent, le temps n'est plus aux échanges fructueux, les distances menacent de se creuser. Cependant, les liens d'affection qui se sont affermis entre Madeleine Gide et Agnès Copeau contribuent à éviter la rupture, et l'amitié survit aux épreuves.

Le 28 août 1939, Copeau peut écrire à Gide : « Je n'ai rien trouvé, tout au long de ma vie, ni qui vous vaille, ni que j'aime mieux » ; et Gide de répondre : « Votre dernière lettre m'a fait fondre le cœur et venir les larmes aux yeux. » Commence alors « le bail de vieillesse » souhaité par Copeau et placé sous le signe d'une tendresse indulgente où s'expriment des sentiments vrais, épurés : la vérité du cœur.

